

## Rabindranath TAGORE

### « Une flûte de roseau »

Poète, écrivain, musicien, Tagore (1861-1941) sut mettre des dons remarquables au service de la culture bengalie et indienne. De famille aisée, il se passionnait pour les traditions villageoises. Nationaliste, il encourageait l'ouverture aux cultures du monde. Pour lui, vie artistique et vie intérieure ne font qu'un. Ses poèmes et ses chants peuvent se lire comme des prières.

Tu m'as fait infini, tel est ton plaisir. Ce frêle calice tu l'épuises sans cesse et le remplis sans cesse à neuf de fraîche vie. Cette petite flûte de roseau, tu l'as emportée par les collines et les vallées et tu as soufflé, au travers, des mélodies éternellement neuves. À l'immortel toucher de tes mains, mon cœur joyeux échappe ses limites et se répand en ineffables épanchements. Tes dons infinis, je n'ai que mes étroites mains pour m'en saisir. Mais les âges passent et encore tu verses et toujours il reste de la place à remplir. (1)

À l'écoute de la voix intérieure, il s'émerveille de la musique qui jaillit dans ses poèmes :

Mais comment Toi tu chantes, Maître, je l'ignore ! Et j'écoute toujours dans l'éblouissement silencieux. La lumière de ta musique illumine le monde... Mon cœur aspire à se joindre à ton chant, mais s'efforce en vain vers la voix. Je parlerais... Mais aucun chant ne se forme de mon langage et je me lamente confus. Ah ! tu as fait mon cœur captif, Maître, dans les lacs infinis de ta musique. (3)

Je me suis assis à tes pieds. Que seulement je fasse de ma vie une chose simple et droite, pareille à une flûte de roseau que tu puisses emplir de musique. (7)

Les citations sont tirées de *L'Offrande lyrique (Gitanjali)*, dans la traduction d'André Gide publiée chez Gallimard.

## LAO TSEU

### « Sans franchir le pas de ta porte... »

Le monde que connaissait Lao-tseu (Laozi), il y a environ 25 siècles, devait être bien moins rapide et frénétique que le nôtre. Mais ce sage chinois mettait déjà en garde contre le risque de se disperser, de courir en tous sens, de perdre notre substance :

Les cinq couleurs aveuglent l'œil  
Les cinq tons assourdissent l'ouïe  
Les cinq saveurs gâtent le palais  
La course et la chasse étourdissent  
Les biens rares poussent au mal  
Aussi le Sage préfère l'interne à l'externe

Lao-tseu n'encourage ni l'inaction ni la passivité. Il dénonce plutôt l'activisme, l'agitation. Son « non-agir », c'est l'action vraiment efficace de qui se tient au cœur des choses. À l'heure des confinements et des déplacements limités, nous pouvons écouter ce sage d'une autre oreille.

Sans franchir le pas de ta porte  
connais les voies de sous le ciel  
Sans regarder à ta fenêtre  
connais la Voie du Ciel  
Plus loin tu vas  
moins tu connais  
Le sage connaît sans bouger  
comprend sans voir  
œuvre sans faire

## Charles PÉGUY (1873-1914)

### La petite fille espérance

*En ce temps de Noël – mais aussi en cette longue période de confinement – écoutons la voix du poète Charles Péguy qui se fait le chantre de « la petite fille espérance ». De façon paradoxale, audacieuse et familière à la fois, Péguy invite à l'espérance, la plus difficile mais aussi la plus puissante des vertus, celle qui entraîne ses sœurs aînées.*

La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance.

La foi ça ne m'étonne pas. Ça n'est pas étonnant. J'éclate tellement dans ma création. Que pour ne pas me voir vraiment il faudrait que ces pauvres gens fussent aveugles.

La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas. Ça n'est pas étonnant. Ces pauvres créatures sont si malheureuses qu'à moins d'avoir un cœur de pierre, comment n'auraient-elles point charité les unes des autres.

Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance. Et je n'en reviens pas. L'espérance est une petite fille de rien du tout. Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année dernière. C'est cette petite fille pourtant qui traversera les mondes. Cette petite fille de rien du tout. Elle seule, portant les autres, qui traversera les mondes révolus.

La foi va de soi. La charité va malheureusement de soi. Mais l'espérance ne va pas de soi. L'espérance ne va pas toute seule.

La Foi voit ce qui est. La Charité aime ce qui est. L'Espérance voit ce qui n'est pas encore et qui sera. Elle aime ce qui n'est pas encore et qui sera.

Sur le chemin montant, sablonneux, malaisé. Sur la route montante. Traînée, pendue aux bras de ses deux grandes sœurs, qui la tiennent par la main, la petite espérance s'avance. Et au milieu entre ses deux grandes sœurs elle a l'air de se laisser traîner. Comme un enfant qui n'aurait pas la force de marcher. Et qu'on traînerait sur cette route malgré elle. Et en réalité c'est elle qui fait marcher les deux autres. Et qui les traîne. Et qui fait marcher tout le monde. Et qui le traîne. Car on ne travaille jamais que pour les enfants. Et les deux grandes ne marchent que pour la petite.

« Le porche du mystère de la deuxième vertu », *Cahiers de la Quinzaine*, octobre 1911.

# RYÔKAN

## Un « homme de la Voie »

Poète et calligraphe, moine japonais de tradition Zen, Ryôkan (1758-1831) se retire, vers l'âge de 40 ans, dans un ermitage de montagne. Vivant du peu que les villages qu'il traverse peuvent lui offrir, il apprend à trouver la joie dans l'essentiel :

J'ai voyagé comme un nuage pendant vingt ans...  
Une robe de moine et un bol suivent pauvrement ma personne...  
À la tombée du jour, sur le chemin du village d'où monte la fumée,  
je reviens seul en portant le bol à aumônes vides.

Si l'on n'a pas de désir, tout suffit.  
Si l'on désire, toutes les choses manquent.  
Des légumes légers peuvent guérir la faim.  
Une robe de moine couvre suffisamment le corps.

Selon une parabole du *Sûtra du Lotus*, nous sommes comme des mendiants qui errent de ville en ville sans s'apercevoir qu'un généreux bienfaiteur a cousu un bijou dans leur pauvre vêtement.

Il y a un bijou qui existe depuis le temps d'éternité.  
Jour et nuit il répand sa lumière et éclaire le monde sombre.  
Le bijou brillant est dans la poitrine.  
Sa lumière éclipse le soleil et la lune...  
Si on le perd, on se plonge à jamais dans la mer de souffrance.  
Si on l'obtient, sur le champ, on voyage vers l'autre rive.

Ryôkan passe de longues nuits en méditation, face à la 'fenêtre vide'. La solitude et le silence ne l'isolent pas du monde :

Bien qu'il paraisse aux gens de ce monde  
que la porte de mon ermitage est fermée,  
je ne sais pourquoi ma pensée va sans cesse vers eux...  
La manche de ma robe est toute mouillée de larmes  
lorsque je pense au monde éphémère.

## Guru NÂNAK (1469-1539)

### La voie des « Disciples » (Sikhs)

Répandu d'abord dans le nord-ouest de l'Inde par Guru Nânak et ses successeurs, le sikhisme n'est pas une religion de moines ou d'ascètes. La foi authentique dans l'unique Seigneur se vit dans la société, la famille, la profession. Les sikhs refusent le système des castes et proclament l'égalité de tous au sein de la communauté humaine :

La religion ne consiste pas  
À porter le vêtement rapiécé du yogi  
Ni à barbouiller le corps de cendres...  
*Mais vivre au milieu des tentations du monde  
Sans se laisser souiller,  
C'est trouver le secret de la religion.*  
La religion ne réside pas dans des mots creux.  
Celui qui regarde tous les hommes comme ses égaux,  
Celui-là est un homme religieux.  
La religion ne consiste pas à errer sur les lieux de crémation  
Ni à prendre des postures contemplatives.  
La religion ne consiste pas à vagabonder au loin  
Ni à prendre des bains sacrés dans les lieux de pèlerinage.  
*Mais vivre au milieu des tentations du monde  
Sans se laisser souiller,  
C'est trouver le secret de la religion.*

C'est dans l'adoration de Dieu et le service de la société que se trouvent la vraie joie et la vie :

Toujours et toujours, rappelle-toi Celui qui soutient la terre,  
Et ton cœur se réjouira...  
Sois vigilant et accomplis de bonnes œuvres.  
Les hommes pieux, continuellement absorbés en Dieu,  
Vivront toujours et jamais ne se dessècheront.

# KABÎR

## La Parole comme une flèche

Simple tisserand à Bénarès, Kabîr (15<sup>e</sup> siècle) est volontiers critique à l'égard des traditions, règles et interdits de l'hindouisme des brahmanes comme de l'islam des savants. Il prête plutôt l'oreille à la Parole qui retentit au secret du cœur.

Lorsqu'il parle de 'gourou', il s'agit de Râm, l'unique Seigneur, le seul 'gourou authentique' (*Satguru*). Râm suscite la confiance. Mais c'est un maître exigeant. Sa Parole vibre comme une flèche dont la blessure fait œuvre de vie au prix d'une cruelle souffrance. Il faut un courage de héros pour ne pas s'y dérober.

Le *Satguru* a pris son arc en main  
et il s'est mis à décocher ses flèches.  
Celle-là qu'il a décochée par amour  
a pénétré dans mon corps.  
Le *Satguru* est le vrai Héros, lui qui a décoché  
la Parole comme une flèche unique.  
À peine m'a-t-elle touché qu'elle m'a percé  
et une blessure s'est ouverte dans mon sein.  
Le *Satguru* a placé sa flèche  
et il a tiré, en tenant l'arc bien droit.  
Elle a frappé mon corps nu soudainement  
comme l'incendie éclate dans la forêt.

Percé de part en part, Kabîr est comme paralysé. Il pressent toutefois que cette mort à lui-même est source de vie authentique :

Râm a pris arc et flèches en main  
et il a frappé un coup en plein.  
Le coup violent a percé au plus profond  
et le vivant est comme sans vie.  
Du jour où tu m'as décoché ce trait,  
j'ai trouvé la connaissance.  
J'ai reçu un coup mortel  
et mon cœur en a été transpercé.  
Ce trait que tu me décochas hier  
est resté dans mon âme.  
Frappe donc encore aujourd'hui :  
sans cette flèche, la Vérité m'est inaccessible.

## LINJI, maître Chan

### « Tout vif comme un poisson »

Les *Entretiens* de Linji (ou Lin-tsi, 9<sup>e</sup> s.), moine Chan (jap. Zen), montrent sa volonté farouche (mais pleine de compassion !) de conduire au grand Éveil. Il dénonce une manière confortable de collectionner textes et souvenirs au lieu de se lancer sans sécurité dans la pratique :

Ces apprentis prennent au sérieux les noms et les mots et ils en tirent des interprétations. Sur de grands cahiers ils copient les paroles de vieux gaillards défunts, et ils les enferment dans des enveloppes d'étoffe, trois couches, cinq couches..., disant que ces textes renferment l'« idée mystérieuse ». Gnômes aveugles, quelle grande erreur ! Quelle sève allez-vous chercher dans ces os desséchés ?

Au lieu de se réfugier dans un monde imaginaire, vivre simplement notre condition humaine :

Ne vous y trompez pas ! Vous avez un père et une mère, c'est tout.  
Que chercher de plus ? N'êtes-vous pas, vous aussi, nés de votre maman ?  
Pour ce qui est de naître et de mourir, le Bouddha ne différerait pas de nous.

Au lieu de s'affairer, être « sans affaires ». Se comporter « le plus ordinairement du monde ». Voie ordinaire mais exigeante : se rassurer en pensant au chemin parcouru, se satisfaire de ce qu'on a compris, c'est transformer l'expérience (peut-être authentique) en idole. De là, cette célèbre mise en garde :

Si vous rencontrez un Bouddha, tuez le Bouddha ! Si vous rencontrez un patriarche, tuez le patriarche ! (...) C'est là le moyen d'échapper à l'esclavage des choses.

Dans l'instant présent, demeurer

« tout vif comme le poisson qui saute dans l'eau ».

# YÂMUNÂCHÂRYA

## Tel que je suis

Poète et penseur, Maître Yâmunâ, à qui la tradition accorde un bel âge (918-1038 !), est une des grandes figures du courant vîṣṇuite de l'Inde du Sud. À côté de savants traités philosophiques, Yâmunâ exprime sa foi confiante et sa supplication mêlée de louange dans un long poème connu sous le nom de « Joyau des Hymnes » (*Stotra-ratna*). En voici quelques strophes choisies. La tradition ou la légende rapporte que Râmânûja, entendant cet hymne, se mit en route pour rencontrer son auteur... mais arriva tout juste pour assister à ses funérailles.

Si Tu n'as pas les yeux sur toutes ces créatures, Seigneur,  
elles ne peuvent même pas exister : comment marcheraient-elles donc ?  
Chez Toi, ami naturel de toute créature, il n'est pas étonnant  
que Tu aies cette affection envers ceux qui cherchent refuge en Toi.

Salutation, Salutation à Toi qui es au-delà de la parole et de la pensée  
Salutation, Salutation à Toi qui es l'unique objet de la parole et de la pensée.  
Salutation, Salutation à Toi dont la puissance est infinie  
Salutation, Salutation à Toi, océan unique de compassion infinie.

Quand donc, moi qui suis sans cesse à Tes côtés,  
tous mes autres désirs apaisés,  
serviteur éternel de Toi seul, Te considérant  
comme le seigneur de ma vie, arriverai-je à Te plaire ?

Seigneur, regarde-moi, j'ai perdu mon chemin  
dans ce jour pluvieux de l'existence  
où l'ignorance obscurcit les sentiers  
et où pleut sans cesse le malheur.

Tel que je suis dans mon corps  
et tel que je suis en mon cœur,  
c'est tout ce moi que je dépose  
devant les lotus de Tes pieds.

Ou plutôt, puisque tout ce que j'ai  
et tout ce que je suis  
est, je le sais, Ta propriété exclusive,  
que puis-je donc T'offrir, ô Seigneur ?

# L'empereur AŚOKA

## Gouverner pour le bonheur de tous

Assiégés par la pandémie, nous redécouvrons l'interdépendance de tous les vivants. Sagesse et compassion ont à se déployer dans la société et l'environnement.

Au 3<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'empereur Aśoka, prenant conscience des massacres causés par ses conquêtes, s'inspira des enseignements du Bouddha. Il entreprit de gouverner selon de nouvelles valeurs. Ses intentions s'affichent dans les inscriptions qu'il fit graver : œuvrer au bien-être, au bonheur de tous. À commencer par la cuisine impériale :

*Ce texte de la Loi (dharma) a été gravé sur l'ordre du roi ami des dieux au regard amical. Ici il est défendu de sacrifier en tuant un vivant quelconque... Au moment où l'on grave ce texte de la Loi, on ne tue pour le repas que trois animaux : deux paons, une gazelle... Même ces trois animaux ne seront plus tués désormais.*

*Je considère que mon devoir est le bien de tout le monde... Il n'y a pas d'activité supérieure à faire le bien du monde entier.*

Ce souci inspire des mesures concrètes pour soulager souffrance et peine :

*Partout le roi a institué les secours médicaux pour les hommes et pour les bêtes. Les plantes médicinales utiles aux hommes et aux bêtes... ont été envoyées et plantées... Sur les routes, des puits ont été creusés et des arbres plantés à l'usage des hommes et des bêtes.*

Aśoka demande qu'on traite les prisonniers sans brutalité. Les pauvres, les faibles, les serviteurs ou esclaves ne sont pas oubliés. Son programme traduit une vraie tendresse pour les vivants :

*Tous les hommes sont mes enfants. Comme pour mes enfants je désire qu'ils aient tout bien et bonheur dans ce monde et dans l'autre, c'est aussi ce que je désire pour tous les hommes... Le roi est comme un père pour eux, et il les aime comme lui-même.*

# TOUKÂRÂM

## Je jetterai mon fardeau sur Tes épaules

Modeste boutiquier du pays marathe, accablé par les soucis quotidiens, angoissé par le cycle désespérant des renaissances, Toukârâm (1598–1650) appelle à l'aide :

Que de souffrances pendant le cycle de mes vies ! (...)  
Comme d'un filet tenace la somme de mes vies me ligote,  
le solde de mes actes me lie ;  
je tournoie sous le fouet de leur puissance. (...)

Sans force, sans espoir, ainsi, mon Dieu,  
je suis secoué comme le riz dans la poêle.  
Des âges sans nombre m'ont vu dans cet état ;  
je ne sais combien d'autres sont à venir encore.

Qui portera mes malheurs ?  
Qui fera sien mon lourd fardeau ?  
Ton Nom est le passeur sur le fleuve du monde,  
tu cours à l'aide de celui qui l'invoque.

Il est temps que tu viennes à moi en courant,  
Je suis, ô Nârâyana, un pauvre dans le besoin.  
Ne regarde pas mes défauts ;  
Toukâ mendie ta pitié. (4)

Pénétré de l'esprit de *bhakti* – confiance familière et désir de communion – Toukârâm se livre sans réserve à son Seigneur :

Je jetterai mon fardeau sur les épaules de Dieu,  
j'offrirai, dit Toukâ, mon lourd passé à ses pieds. (86)

Ai-je besoin de quelque autre ?  
Tu es mon tout, mon unique.  
Voici mon corps, mes pensées, mes paroles à tes pieds :  
rien ne me reste maintenant, ô mon Dieu. (...)  
Je t'ai offert la racine de mon désir.  
J'ai placé dans ta main, dit Toukâ,  
ma vie comme une boulette d'offrande pour les morts :  
en mon âme, plus d'inquiétude. (88)

## UN TRÉSOR ENFOUI DANS L'OUBLI

*Ce qu'il y a de plus précieux est tout proche mais caché par des apparences trompeuses et par notre inattention. L'upanisad hindoue enseigne le vrai désir, le désir de l'essentiel. Le sūtra bouddhique invite à l'Éveil. L'évangile promet la joie si l'on est prêt à mettre le prix.*

Ces désirs qui sont réalité sont voilés par l'irréel :  
ils sont, mais l'irréel les masque.  
Mais tout ce que l'homme souhaite sans l'obtenir,  
tout cela il le trouve là en descendant en soi  
(dans son cœur où réside *brahman*) :  
car là existent les désirs qui sont réalité, mais que voile l'irréel.  
Comme des gens qui en ignorent l'emplacement  
passent et repassent, sans le trouver, sur un trésor,  
de même toutes les créatures vivent jour après jour  
sans découvrir ce monde de *brahman* (qu'elles portent en elles) :  
elles en sont séparées par l'irréel.  
(*Chândogya Upanisad* 8.3.1-2 ; trad. É. Senart)

Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor  
qui était caché dans un champ et qu'un homme vient à trouver :  
il le recache, s'en va ravi de joie  
vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ.  
Le Royaume des Cieux est encore semblable  
à un négociant en quête de perles fines :  
en a-t-il trouvé une de grand prix,  
il s'en va vendre tout ce qu'il possède et achète cette perle.  
(*Évangile selon Matthieu* 13.44-46 ; trad. Bible de Jérusalem)

Soit un trésor inépuisable enterré dans la maison d'un pauvre homme :  
cet homme ne le saura pas si ce trésor ne lui dit pas : « Je suis ici ».  
De même, bien que dans l'esprit se trouve un trésor de bijoux  
aux qualités immaculées, inépuisables et inconcevables,  
les gens de ce monde, dont les pensées ne sont pas éveillées,  
expérimentent constamment et de diverses façons  
les souffrances de la pauvreté.  
Il y a un trésor de qualités caché dans l'esprit,  
et les êtres sont semblables au pauvre homme :  
afin de rendre ceux-ci capables de saisir ce trésor,  
le Sage (Bouddha) se manifeste dans le monde.  
(*Ratnagotravibhāga* 1.9.5 ; trad. Fr. Chenique)

## LALLA

### Je traversai une immensité de vide

Dans le Cachemire du 14<sup>e</sup> siècle, l'islam et ses traditions soufies commencent à s'infiltrer. Née dans une famille brahmane, mariée très jeune, en butte à la méchanceté de sa belle-famille, Lalla s'enfuit (ou fut chassée) et se mit à errer sur les routes. Ses poèmes disent sa recherche de Śiva, les épreuves sur le chemin, puis la joie de la rencontre et de l'union.

La route sera longue, éprouvante. Il lui faudra « passer dans le moulin à moudre ». Lalla développe aussi cette autre image : du plant de cotonnier jusqu'au vêtement livré par le tailleur, que de rudes opérations !

Que de coups je reçus du nettoyeur et du cardeur !  
Puis la fileuse, au rouet, leva de moi des fils très fins.  
Chez le tisserand, au métier suspendue, il m'advint d'autres coups.  
Sur la pierre à laver, par le laveur je fus battue,  
Puis de terre à foulon et de savon bien frottée.  
Le tailleur, avec des ciseaux, me découpa en morceaux.  
Alors, moi, Lalla, j'obtins l'accomplissement suprême. (104)

Dans ses épreuves, Lalla apprend la confiance en son Seigneur :

Esprit agité, n'aie point de crainte en ton cœur,  
L'Éternel Lui-même prend soin de toi  
Et il sait comment apaiser ta faim.  
Lance vers Lui seul ton appel  
Afin qu'Il te fasse accomplir la traversée. (108)

Confiance indispensable alors que s'effacent tous les repères familiers :

Disparut le soleil et la lumière vint du clair de lune.  
Disparut la lune et seule demeura la pensée.  
Disparut la pensée, alors, plus rien nulle part...  
Je traversai moi-même une immensité de vide.  
A moi, Lalla, il ne restait ni connaissance ni raison.  
Au vrai Soi, enfin, je m'éveillai.  
Alors le lotus, sortant de la boue, pour Lalla s'épanouit. (120, 124)

L'union est un bonheur pour Śiva et pour elle. Une fois franchie « la porte du jardin de mon cœur », Lalla peut rire, jouer, danser.

## Thich NHAT HANH

### « inter-être »

Selon le Bouddha, l'expérience de la souffrance peut être le déclic d'un processus de libération. Jeune moine confronté à la guerre du Vietnam, Thich Nhat Hahn ne peut rester indifférent. La charte qu'il rédige pour l'Ordre de l'Inter-Être invite à se faire proche :

*N'évitez pas le contact avec la souffrance, ne fermez pas vos yeux face à la souffrance. Demeurez conscient de l'existence de la souffrance dans la vie du monde. Trouvez toutes sortes de manières d'être avec ceux qui souffrent... Éveillez-vous et éveillez les autres à la réalité de la souffrance dans le monde.*

Des points précis concrétisent cet engagement. Par exemple :

*Ne vivez pas d'une profession qui est nuisible aux hommes et à la nature.  
N'investissez pas dans des sociétés qui privent les autres de leur chance de vie.  
Choisissez une profession qui vous aide à réaliser votre idéal de compassion.*

'Inter-être' : tous les êtres sont liés, n'existent que les uns par les autres. Cela se retrouve dans une nouvelle mouture des 5 'préceptes' ou 'entraînements'. Le premier parle de non-violence, de respect de la vie :

*Conscient de la souffrance provoquée par la destruction de la vie, je suis déterminé à développer ma compassion et à apprendre les moyens de protéger la vie des personnes, des animaux, des plantes et des minéraux. Je m'engage à ne pas tuer, à ne pas laisser tuer et à empêcher tout acte meurtrier dans le monde, dans mes pensées et dans ma façon de vivre.*

Le deuxième engage à 'ne pas voler', à être généreux. Individuel et collectif sont étroitement liés :

*Conscient des souffrances provoquées par l'exploitation, l'injustice sociale, le vol et l'oppression, je suis déterminé à cultiver mon amour et à apprendre à agir pour le bien-être des personnes, des animaux, des plantes et des minéraux. Je m'engage à pratiquer la générosité en partageant mon temps, mon énergie et mes ressources matérielles avec ceux qui sont dans le besoin... Je m'engage à respecter la propriété d'autrui et à empêcher quiconque de tirer profit de la souffrance humaine et de toute autre espèce vivante.*

Thich Nhat Hanh, *Interbeing*, Parallax 1987 ; *Changer l'avenir*, Albin Michel 2000.

## Kena Upanishad

### Inverser le regard

Les Upanishad invitent à un retournement complet de notre manière de voir, à une totale conversion. L'une d'elles observe que notre constitution même nous disperse vers l'extérieur et le multiple : les yeux, les oreilles... orientent spontanément vers le dehors. Jusqu'au jour où « un certain sage, en retournant les yeux, a regardé au-dedans de soi » (*Katha Up.* 4.1). Le retournement, c'est ne plus courir après les objets (de la pensée, de la parole...) mais chercher la source, l'origine (la pensée de la pensée, le réel du réel). C'est le message de la *Kena Upanishad* ('*kena*' = 'par qui' ou 'par quoi?').

*Mue, promue par qui la pensée vole-t-elle ? Attelé par qui le souffle se met-il en marche le premier ? Elle est mue par qui cette parole qu'on dit ? Et quel dieu attelle regard et ouïe ?*

*L'ouïe de l'ouïe, la pensée de la pensée, la parole de la parole, – il y a aussi le souffle du souffle, le regard du regard... – quand les sages se sont libérés, en partant de ce monde ils deviennent immortels.*

*Le regard n'y accède pas, n'y accède la parole ni la pensée. Nous ne savons, nous ne discernons pas comment on pourrait l'enseigner. Il est autre que le connu, autre aussi que le non-connu : ainsi nous l'avons appris des anciens.*

*Ce qui n'est pas exprimé par la parole, par quoi la parole est exprimée, c'est cela le brahman, sache-le : non pas ce qu'on révère ici pour tel.*

*Ce qu'on ne pense pas par la pensée, ce par quoi la pensée a été pensée, c'est cela le brahman, sache-le : non pas ce qu'on révère ici pour tel...*

Et il en va de même pour le regard, l'ouïe, la respiration (*prâna*). Pour opérer ce renversement indispensable, il faut beaucoup d'audace... et une grande modestie. Ce que rappelle le début de la section suivante :

*Si tu crois bien savoir cela, tu en sais peu encore à présent... Ce n'est pas compris de ceux qui comprennent, c'est compris de ceux qui ne comprennent point.*

# SHINRAN

## La Foi pure

La Voie enseignée par le Bouddha serait-elle le parcours du combattant, un programme d'élite réservé à des athlètes doués d'une volonté de fer ? Très tôt apparurent en Inde des courants portés par une totale confiance dans le vœu du Bouddha de libérer tous les êtres. En Chine et plus encore au Japon, dans les écoles de la « Terre Pure », cette foi confiante dans le bouddha Amida ouvre le chemin de la délivrance. Écoutons Shinran (1173-1262) :

*La Foi pure, c'est une pensée de foi profonde et étendue, qui nous vient de la volonté d'Amida de sauver les autres... Pour nous, êtres ordinaires et de bas niveau, il est difficile d'atteindre à la Foi pure et donc difficile de réaliser le but ultime... Nous restons tout enchevêtrés dans les filets du doute. C'est justement pour cela que le Bouddha nous aide avec son noble pouvoir. Déployant en effet pour nous... le pouvoir de la Grande Compassion et de l'Infinie Sagesse, il nous fait obtenir la Foi pure et véritable.*

Nos efforts et nos pauvres mérites pourraient-ils servir à notre salut et celui d'autrui ? La pure foi confiante s'impose. Plus question, dès lors, d'une frontière étanche entre une élite monastique et la masse des fidèles laïcs.

*Pour tous, maintenant, qu'on soit moine ou laïc, le Vœu du Grand Compatissant est le navire, tandis que la pure pensée de foi est le vent favorable et que, dans la nuit de l'ignorance, la perle précieuse du mérite d'Amida est le flambeau.*

Ce Vœu d'Amida vise un double mouvement : « nous faire aller dans la Terre pure ; ensuite nous faire revenir dans le monde ».

*La seconde intention du bouddha Amida... vise à nous rendre utiles dans le champ du salut des autres en les enseignant et les convertissant... C'est par le gain sans mesure et inconcevable de la Promesse Universelle de la Grande Compassion et de la Grande Amitié que nous allons jusqu'à retourner dans l'épaisse forêt des passions afin d'y ouvrir et d'y guider tous les êtres vivants. Nous imitons alors les vertus de la bonté universelle du bodhisattva, lequel a compassion de tous les êtres vivants.*

# KABÎR

## La « mort vivante »

Il n'était pas rare, au 15<sup>e</sup> siècle, que yogis hindous et soufis musulmans partagent expériences et méthodes. Simple tisserand de Bénarès, Kabîr développe un thème commun : la 'mort vivante', l'art de bien mourir (à soi) et d'entrer dans la Vie avant que la mort ne survienne :

*Mort après mort, le monde meurt, mais nul ne sait bien mourir :  
Nul ne sait mourir de façon qu'il ne meure plus !*

Kabîr est marqué par l'impermanence de toutes choses, le cycle sans fin des (re)naissances et (re)morts. Pèlerinage à Bénarès et plongeurs dans le Gange n'y pourront rien :

*Si par des plongeurs, on peut atteindre au salut,  
les grenouilles, elles aussi, plongent et replongent !  
Et ceux-là, en effet, ressemblent aux grenouilles,  
qui retombent de naissance en naissance !*

Le chemin de la vie passe par la mort à soi. Pour se sauver, il faut se perdre :

*Si je brûle la maison, elle est sauvée ; si je la préserve, elle est perdue :  
Voyez une chose étonnante : celui qui est mort triomphe de la Mort !  
Il est meilleur de mourir que de vivre, si toutefois l'on sait mourir,  
Celui qui sait mourir avant sa mort devient immortel.*

L'art de la 'mort vivante' comporte deux versants. D'une part, déraciner tout égoïsme ou égocentrisme :

*L'esprit a été abattu, l'attachement est mort, tout égoïsme a été aboli...  
Renoncez à l'hypocrisie et à l'orgueil et soyez comme le caillou du chemin.*

Cette mort à soi, d'autre part, ouvre à la rencontre du Seigneur (Râm), au plus profond de soi.

*Seul Kabîr n'est pas mort, parce qu'il a pris son refuge en Râm...  
Quand le soi est aboli, on trouve Râm, mais si Râm disparaît, tout est perdu,  
Indicible est l'histoire de l'Amour : si on la racontait, qui la croirait ?*

Pour évoquer ce passage, Kabîr multiplie les paradoxes :

*Ô Yogi, réfléchis à cette sagesse-là :  
Ceux qui sont montés dans la barque se sont noyés,  
ceux qui sont restés sans appui ont traversé !  
Ceux qui étaient dans la maison ont été trempés,  
ceux qui sont restés dehors ont été au sec !*

Trad. Ch. Vaudeville dans *Kabîr Granthâvalî* (Pondichéry, 1957) et *Au cabaret de l'amour*

## **Metta-Sutta**

### **Soûtra de la bonté bienveillante**

Si le bouddhisme ancien ne connaît guère de prières ou d'invocations, il invite à formuler des souhaits pour tous les êtres vivants : des proches aux plus lointains, des êtres humains à ceux doués d'une forme plus modeste de conscience. Des souhaits et même des vœux. Non pas des 'vœux pieux' : ces souhaits expriment une aspiration profonde.

Ce texte appartient aux Écritures en langue pâli. En honneur dans le courant de la 'Doctrine des Anciens' (Theravâda), il est également recommandé par d'autres écoles. Récité au bénéfice de tous les vivants, il favorise aussi le progrès de qui le prononce. Il éveille un esprit de respect, de non-violence et d'amicale bienveillance envers tous les vivants, y compris ceux pour qui nous éprouvons moins de sympathie et même ceux qui nous semblent hostiles.

*Voici ce qui doit être accompli par celui qui est sage,  
qui recherche le bien et a obtenu la paix :*

*« Que tous les êtres soient heureux !  
Qu'ils soient en joie et en sûreté !  
Toute chose qui est vivante, faible ou forte, élevée, moyenne ou basse,  
petite ou grande, visible ou invisible, près ou loin, née ou à naître,  
que tous ces êtres soient heureux ! »*

*Que nul ne déçoive un autre  
ni ne méprise aucun être, si peu que ce soit.  
Que nul, par colère ou par haine, ne souhaite du mal à un autre.*

*Ainsi qu'une mère au péril de sa vie, surveille et protège son unique enfant,  
ainsi, avec un esprit sans entrave,  
doit-on chérir toute chose vivante, aimer le monde en son entier,  
au-dessus, au-dessous, et tout autour, sans limitation  
avec une bonté bienveillante et infinie.*

*Étant debout ou marchant, étant assis ou couché,  
tant que l'on est éveillé, on doit cultiver la pensée  
que cela est la manière de vivre la meilleure du monde.*

*Abandonnant les discussions oiseuses,  
ayant la vision intérieure profonde,  
débarrassé des appétits des sens,  
celui qui s'est perfectionné ne connaîtra plus les renaissances.*

## La vague de félicité du délivré-vivant

(*Jîvan-mukta-ânanda-laharî*)

Voici quelques strophes souvent attribuées à Śankara, le grand penseur de la non-dualité (*advaita*) fondée sur les Upanishad, sommet du Veda.

Lorsque le sage, grâce au guru (humain ou divin), parvient, dès son vivant, à la parfaite libération, il peut circuler librement (en « pur spectateur ») dans la société sans crainte de retomber dans l'illusion. Si son regard demeure unifié, il est capable de côtoyer la diversité du monde et de se faire proche de chacun.

Quand, dans la ville, il contemple le tableau bariolé des citadins, hommes et femmes, aux noms et formes variés, bien vêtus et parés avec des ornements d'or, et qu'il se délasse avec eux en pensant qu'il est en lui-même pur spectateur, *le sage dont l'ignorance a été abolie par l'initiation de son guru n'est plus le jouet de l'illusion.*

Quand il se récréé, ici avec des enfants qui rient et battent des mains, là avec une femme jeune et jolie, quand il s'entretient avec des vieillards chagrins ou bien avec des hommes tout différents, *le sage...*

Quand il est nu, quand il est vêtu comme un dieu, ou quand il porte autour des reins une peau de lion, toujours magnanime, sans soucis et semant la joie dans le cœur de ceux qui l'approchent, *le sage...*

Quand il garde le silence ou quand il se montre enclin à parler, quand sa félicité intime suspend sa voix et le fait rire aux éclats, ou bien quand il observe avec attention le comportement de l'un ou l'autre mondain, *le sage...*

Quand il perçoit la dualité tout entière comme étant aussi la vérité, comme étant favorable et divine, selon les paroles révélées dont il a médité et compris les acceptions profondes, quand, ayant rejeté l'erreur de la dualité non unifiée, il répète sans cesse : Śiva ! Śiva ! Śiva ! *le sage...*

## Une merveilleuse correspondance

### Sagesse et Compassion

La sagesse d'un être éveillé s'exprime spontanément en compassion active. Un bouddha ou un bodhisattva

*ne réfléchit pas à l'avance sur ce qu'il doit dire ; dans les assemblées où il se rend, sa parole est bien dite : elle provoque la joie, et les pensées s'affermissent. C'est exactement comme il convient qu'il prêche la Loi... Les êtres qui entendent son nom, voient ses attitudes, entendent sa prédication ou voient son silence obtiennent tous le salut. (Śūramgama-samādhi-sūtra)*

Laissons parler ici les images : un gong céleste résonne sans être frappé, un diamant diffuse la lumière sans effort.

*Comme un son musical qui surgirait d'instruments sans qu'on les touche, ainsi l'enseignement apparaît chez les Vainqueurs de façon spontanée. Comme une pierre précieuse révèle sans effort son propre éclat, de même les bouddhas manifestent leur activité spontanée.*

Les vœux du bodhisattva concrétisent en lui la pensée ou esprit d'Éveil :

*Par la force de la culture de la compassion, lorsqu'il s'est engagé à guider tous les êtres, naît en lui, sans qu'un effort soit nécessaire, l'esprit d'Éveil, l'aspiration naturelle à l'illumination parfaite.*

Se révèle alors un agir transfiguré : répondre aux êtres et aux événements en toute spontanéité, entrer en correspondance. Écoutons Mazu, un maître du Chan chinois :

*Que ce soit dans la marche, l'immobilité, en position assise ou couchée, il vous suffit de réagir aux choses selon les circonstances, et vous serez dans la Voie. La Voie est le domaine absolu... Toutes choses naissent du Cœur, le Cœur est la base des dix mille choses... Si l'on a compris cela, on peut alors laisser surgir les choses, les balayer, les utiliser avec merveille ; tout devient notre propre demeure... Ayant compris le sens de cela, vous pouvez agir selon les circonstances, vous vêtir, vous nourrir, ...vivre en accord avec le spontané. Je n'ai rien d'autre à vous enseigner.*

« Sans qu'un effort soit nécessaire » ? La sagesse, ici, doit aussi nous garder de l'illusion. N'est-ce pas souvent d'une pratique patiente et persévérante que surgit une merveilleuse spontanéité ?

## KÂREIKKÂL AMMEIYÂR (6<sup>e</sup> s. ?)

### Le Poème de l'Admirable

L'Admirable, c'est Śiva, dont Kâreikkâl Ammeiyâr est follement éprise. Cette femme du Sud de l'Inde est peut-être la première à chanter, dans sa langue tamoule, son amour pour celui qu'elle appelle Père et Seigneur. Elle dit sa souffrance lorsque Śiva semble absent ou silencieux, son bonheur et sa confiance lorsqu'Il se manifeste. Un joyau de la tradition de *bhakti*.

\*\*\*

Depuis que, née, j'ai appris à parler, débordant d'amour,  
j'ai atteint tes pieds rouges. Quand finiras-tu mes tourments ?  
Il n'ôte pas les tourments. Il n'a pas pitié de nous.  
Pour notre père, corps de lumière,  
mon cœur cependant ne manquera pas d'amour.  
Qu'on le nomme Céleste. Qu'on le nomme Roi des dieux.  
Qu'on le nomme Terrestre : je le nomme, moi, Habitant-de-mon-cœur.  
Sa grâce dirige l'univers entier. Elle coupe (la trame) des naissances.  
Mon doux Père et Maître, j'en ai fait à jamais un doux trésor du cœur.  
Je l'ai accepté pour roi. Cette acceptation m'a immédiatement remplie de joie.  
Unique fut ma pensée. Unique, ma décision. Unique, le contenu de mon cœur.  
Désormais, nous sommes sauvés, nous avons atteint les pieds de Dieu.  
Désormais, point de tourment pour nous, ô mon cœur.  
Désormais nous avons fini de traverser l'océan tapageur des inépuisables naissances.  
C'est lui le soleil et la lune, le feu, l'espace. C'est lui la terre, l'eau, le vent.  
C'est lui la vie. Sa forme est sagesse quand, immobile, il paraît.  
Asservie à lui, réfugiée en lui, je vis.  
Pourquoi ne m'octroie-t-il pas la grâce, le Glorieux qui réjouit le cœur ?  
Si je ne te sers pas, te voyant et te saluant : « Mon Père »,  
même le ciel, je ne le veux pas. Le servir, orner de fleurs ses pieds,  
louer ceux qui le font, délibérément et pour toujours être au service de notre Père,  
n'est-ce pas là l'orgueil de mon esprit ?  
Le voyant à m'en remplir les yeux, joignant les mains à m'en rassasier,  
le pensant par la pensée à m'en remplir la pensée, je me réjouirai.  
Il me possède. Il est l'Unique. Son essence est d'être inconnaissable.  
Contemple-le. Il a la couleur du corail. Contemple-le.  
Désire avoir pour lui un amour sincère et immuable.  
Le recouvrant de la couverture d'amour  
et, par un glorieux privilège, l'enfermant dans notre cœur unique,  
nous le gardons mystérieusement caché.

# Confucius

## L'apprentissage de la sagesse

« Étudier » est le premier mot des *Entretiens* de Confucius. Mais il s'agit de l'apprentissage d'une sagesse pratique qui prépare à exercer un rôle de gouvernement ou de conseil au service de la société. Suivre la Voie (*dao*), c'est avant tout développer *ren*, la vertu d'humanité, l'art des relations humaines. C'est retrouver la Voie des Anciens. Confucius consacra toute sa vie à tendre vers la Voie et à former des disciples. Il demeure en Chine le Maître par excellence.

\* \* \*

Le Maître dit : Étudier une règle de vie pour l'appliquer au bon moment, n'est-ce pas source de grand plaisir ? La partager avec un ami qui vient de loin, n'est-ce pas la plus grande joie ? (1.1)

Le duc de She questionne Zilu sur Confucius. Le disciple ne répond pas. Le Maître dit à Zilu : pourquoi ne lui as-tu pas répondu tout simplement : C'est un homme qui, dans son ardeur d'apprendre, en oublie de manger et qui, dans son bonheur de toucher à la Voie, en oublie ses soucis, au point de ne pas ressentir l'approche de la vieillesse ? (7.18)

Le Maître dit : atteindre le *ren* ou, à plus forte raison, la sagesse suprême, je ne saurais y prétendre. Tout ce que je puis dire, c'est que j'y tends de toute mon âme, sans me lasser jamais d'enseigner. (7.33)

Le Maître dit : Moi, posséder la connaissance ? Loin de là ! Mais vienne l'homme le plus humble me poser une question, je suis prêt, sans y avoir nécessairement réponse, à l'envisager sous tous les angles jusqu'à en épuiser la matière. (9.7)

Le Maître dit : Apprendre, c'est vivre dans la hantise de ne jamais atteindre son but et de perdre ce que l'on a déjà gagné. (8.17)

Le Maître dit : Le bon maître est celui qui, tout en répétant ('réchauffant') l'ancien, est capable d'y trouver du nouveau. (2.11)

Le Maître dit : À quinze ans, je résolus d'apprendre. À trente ans, je m'affermis dans la Voie. À quarante ans, je n'éprouvais plus aucun doute. À cinquante ans, je connaissais les décrets du Ciel. À soixante ans, j'avais un discernement parfait. À soixante-dix ans, j'agissais en toute liberté, sans pour autant transgresser aucune règle. (2.4)

# Utpaladeva

## Accueillir la Présence

Utpaladeva est, au 10<sup>e</sup> siècle, une des premières grandes figures de la tradition shivaïte du Cachemire. Philosophe subtil, il est aussi l'auteur d'une *Guirlande d'hymnes à Shiva*. Ces petits poèmes disent sa conviction que l'amour, source de la véritable connaissance, invite à nouer une relation intime avec le Seigneur.

Comprendre que je ne suis pas séparé de toi :  
quel autre bonheur en ce monde ? Quelle autre gloire ?  
Mais pourquoi le mental de ton serviteur  
lui fait-il oublier cette compréhension pour l'égarer ?

Rien n'aide à te voir. Rien n'empêche de te voir,  
car tout est imbibé de ta Présence.  
Et pourtant, tu ne te manifestes pas... Pourquoi ?

Il y a en moi ce je-ne-sais-quoi, ce presque rien  
qui empêche ta manifestation. Élimine-le sans rien en laisser !

Pour qui est riche de ton amour et habite ta cité,  
la vie en ce monde elle-même devient l'éveil [de la félicité divine].

Privé de toi, tout doit être rejeté. Plein de toi, tout doit être embrassé.  
Telle est l'essence [de la Tradition].  
Puissé-je toujours comprendre les affaires du quotidien  
comme inséparables de toi,  
mais jamais comme dignes d'intérêt par elles-mêmes !  
Ainsi, que rien n'existe [sans toi], que rien n'existe autrement que par toi !

D'abord, je vois le Maître des maîtres.  
Puis je le contemple de près et enfin je le touche, lui.  
Par l'expérience de ta Présence, puisse  
cette immense fête de ton adoration ne jamais s'interrompre pour moi.

Gloire à Dieu ! Hommage, hommage encore !  
Tout, tout cet univers est fondé en toi.  
Maître suprême des mondes, Présence ultime, Un,  
je prends refuge en toi.  
Je veux que mon visage resplendisse de la passion  
de toujours te chanter et te révéler.  
Je veux que mon cœur soit toujours habité  
par le désir de te célébrer dans l'action.

# J'éveillerai l'esprit d'Éveil

## Prière et vœux du bodhisattva

Le bodhisattva, l'être d'Éveil, fait le vœu de s'engager sur le chemin de l'Éveil pour son propre bénéfice et celui de tous les êtres. Il se place sous la protection de ceux qui l'ont précédé sur cette voie : bouddhas, bodhisattvas et maitres reconnus de sa tradition. Il prononce alors des prières ou des souhaits : que cessent les souffrances des existences négatives et que partout se développe et se communique l'esprit d'Éveil.

\* \* \*

Vous tous, les bouddhas vainqueurs qui résidez dans les dix directions de l'univers,  
vous tous, les bodhisattvas grands êtres des dix terres,  
vous tous, grands maitres détenteurs adamantins,  
prêtez-moi attention, je vous prie !

Jusqu'à ce que j'obtienne l'essence de l'Éveil,  
je prends refuge dans les bouddhas,  
ainsi que dans le Dharma et dans l'assemblée des bodhisattvas.  
Tout comme les Bienheureux Éveillés des temps passés  
ont développé l'esprit d'Éveil  
et se sont établis progressivement dans l'entraînement d'un bodhisattva,  
de même, pour le bien de tous les êtres,  
j'éveillerai l'esprit d'Éveil  
et m'entraînerai moi aussi graduellement dans ces disciplines...

Tel un aveugle qui, dans un tas d'ordures, a trouvé un joyau,  
ainsi, par quelque coïncidence heureuse, l'esprit d'Éveil est né en moi...

Puisse le sublime et très précieux esprit d'Éveil  
naître chez ceux chez qui il n'est pas né,  
et puisse-t-il ne pas décliner chez ceux qui l'ont fait naître,  
mais croître encore et encore !

Puissent-ils ne jamais se séparer de l'esprit d'Éveil  
et se consacrer sans relâche aux actions éveillées !  
Puissent les bouddhas veiller sur eux  
et puissent-ils abandonner les actions malveillantes !

Puissent les bons vœux formés par les bodhisattvas au profit des êtres se réaliser !  
Puissent toutes les intentions des Protecteurs combler les êtres !

Puissent tous les êtres animés être heureux !  
Puissent toutes les mauvaises destinées de l'existence se vider à jamais !  
Puissent toutes les prières d'aspiration des bodhisattvas se réaliser !

## Râmprasâd (vers 1720-1775)

### Apprendre la confiance

Dans le Bengale du 18<sup>e</sup> siècle, l'empire musulman de Delhi se désagrège, la puissance britannique cherche à s'imposer, les chefs de guerre font la loi. Brigandages, famines, épidémies : le quotidien est pénible et incertain. Bien qu'il appartienne à une caste de médecins, Râmprasâd gagne sa vie comme petit fonctionnaire.

Je me crève à travailler pour du vent !  
Homme de peine au service de l'État,  
payé à la journée, tous les jours à la tâche,  
je m'épuise en vaines corvées...  
et mes jours passent dans la confusion.

Mais Râmprasâd souffre bien plus encore de ses épreuves intérieures : cœur divisé, tumulte des passions, crise de confiance. Il adresse ses plaintes et ses appels à la Grande Déesse, Kâlî, la Mère « Noire ». Entre « l'autre rive », celle du salut, et ce monde-ci, auquel il demeure attaché, Râmprasâd est ballotté sur des flots incertains.

Ô Mère, en vain je crie vers Toi. Où donc es-Tu ? Et moi, où suis-je perdu ?  
C'est pour moi la grande Nuit, mais mon âme médite et veille...  
Ô Mère, j'aspire à l'Autre Rive, mais vers celle-ci mon esprit me rejette.  
Tel un fétu de paille sur l'eau, je flotte, mais crie à l'aide :  
Oh ! qui donc aux flots m'arrachera ? Qui vers la Rive me portera ?

Dans les risques et périls de la traversée, seules comptent une totale confiance en la Mère et la répétition inlassable de Son nom :

Je t'en supplie, ô mon âme, invoque Kâlî.  
Elle est la barque qui mène à l'Autre Rive.  
Ce nom très doux, répète-le jour et nuit.  
Si Kâlî m'accorde sa grâce, comment aurais-je peur de la mort ?

Seule cette grâce libère de l'aveuglement. Râmprasâd trouve alors refuge aux pieds de la Mère :

Ô Mère, combien de temps me feras-tu tourner encore,  
comme au moulin le bœuf aux yeux bandés ?  
Pour une fois enlève le bandeau de mes yeux,  
que je puisse apaiser la soif de mon âme  
dans la contemplation de tes pieds bénis !  
Pouvoir enfin s'abandonner à tes pieds,  
tel est l'espoir de Râmprasâd, ô Mère !

## Faire mémoire de l'Unique

### La prière des Sikhs

Le Livre saint des Sikhs (*Guru Granth Sâhib*) rassemble notamment les paroles des dix Gurus fondateurs, à commencer par celles de Guru Nânak (1469-1539). Les Sikhs (« disciples ») mettent leur foi vive dans le Dieu « Un ». Tout en respectant son mystère, ils ne se lassent pas d'invoker son Nom avec confiance.

\* \* \*

Seul, Absolu, Il existe éternellement  
Son Nom est Vérité  
Créateur de toutes choses  
Il pénètre tout  
Il est sans peur et sans inimitié  
Intemporel, non-né, existant par lui-même  
On ne peut le réaliser que par la grâce  
Il était au commencement  
Il fut dans tous les âges  
Unique Vérité, Il est, fut et sera toujours.

Faire mémoire de l'Unique, voilà le trésor auquel aucune créature ne peut se comparer :

S'il existait des palais faits de perles,  
Couverts de gemmes et de bijoux,  
Si leurs murs étaient ornés de musc, de safran et de santal,  
Et si la simple vue de ces merveilles remplissait le cœur de joie,  
*Même alors je ne pourrais me laisser séduire  
Ni négliger de me rappeler ton Nom.*

Si j'étais un souverain aux armées puissantes  
Et si j'avais des trônes sous mes pieds,  
Si mes ordres couraient tout-puissants sans contestation  
Et s'ils étaient reconnus dans toutes les directions,  
*Même alors je ne pourrais me laisser séduire  
Ni négliger de me rappeler ton Nom.*

Même si j'absorbais la sagesse de volumes sans nombre,  
Des tonnes et des tonnes de papier,  
Même si je disposais d'une encre inépuisable  
Et si je pouvais écrire avec la rapidité du vent,  
*Je ne serais pas encore capable de mesurer ta grandeur  
Ni de cerner la gloire de ton Nom.*

# Therî-Gâthâ

## Les chants des anciennes

Les « anciennes » ou les « doyennes » furent les premières générations de femmes qui, entendant les enseignements du Bouddha, demandèrent à entrer dans la communauté monastique. Elles nous ont laissé quelques récits et poèmes, souvenirs et témoignages de leur cheminement intérieur. Le recueil de ces petits textes fait partie des Écritures sur lesquelles se fondent les enseignements et la pratique des disciples du Bouddha.

Fort peu de textes bouddhiques décrivent l'expérience de l'Éveil (*bodhi*) ou du *nirvâna*, l'« extinction » de la souffrance par l'extinction des attachements et des illusions. C'est que cette libération complète et définitive dépasse tout ce que nous pouvons habituellement comprendre ou même imaginer. Nos mots et nos concepts sont en effet bien trop faibles et pétris d'illusions. Il arrive cependant que quelques lignes d'une grande pudeur suggèrent avec sobriété la merveille de l'Éveil. Après une longue préparation, une attente qui parut interminable, le but peut être proche sans qu'on s'en rende compte.

J'ai tout fait correctement  
et j'ai suivi la règle de mon maître.  
Je ne suis ni paresseuse ni fière.  
Pourquoi n'ai-je point trouvé la paix ?

En me lavant les pieds  
je regardais l'eau du bain  
couler le long de la pente.  
Je concentrais mon esprit  
comme un cheval noble.

Puis j'ai pris une lampe  
et suis rentrée dans ma cellule,  
j'ai vérifié mon lit,  
et me suis assise dessus.  
J'ai pris une aiguille  
et j'ai appuyé sur la mèche.

Tout comme la lampe s'est éteinte,  
mon esprit était libéré.

Les gestes les plus simples, comme en transparence, disent l'essentiel. Impermanence de l'eau qui s'écoule. Concentration de l'esprit et détente apaisée. L'extinction de la lampe semble être le déclic qui permet de comprendre que sont à présent écartés les obstacles qui barraient la route à l'Éveil.

# RÂMÂNUJA

## « Comme une coulée d'huile... »

Alors que Śankara enseigne la quête d'une Réalité absolue au-delà de toute pensée ou image, Râmânuja envisage autrement la relation au Seigneur : sa majesté ne le rend pas inaccessible ; sa bienveillance le rend proche de nous. Proposant une autre lecture des Upanishad, Râmânuja (1017–1137) s'efforce de concilier la profondeur de leurs enseignements et les formes concrètes d'une dévotion confiante. La contemplation ou adoration se simplifie peu à peu ; elle devient simple regard, attention centrée sur le Seigneur :

La méditation de recueillement, c'est un acte de mémoire stable, en forme d'exercice continu de la mémoire, sans aucune coupure, à la manière d'une coulée d'huile ; car il est révélé : « Quand on atteint la souvenance, tous les nœuds sont défaits », c'est-à-dire : le stable exercice de la mémoire est le moyen de la Libération. « Le nœud du cœur est brisé, tous les doutes sont tranchés, de qui a vu Celui qui transcende les plus hautes choses, qui est immanent aux plus humbles ». (*Śrî-bhâshya*)

Ce regard apaisé, cette souvenance calme et profonde, ne se conquiert pas par des rites complexes ou de savantes études. L'initiative appartient au Seigneur, à sa grâce.

Dans cette relation, loin d'être des apparences illusoires, nos réalités individuelles, notre corps, nos facultés, notre imagination ainsi que le monde qui nous entoure deviennent des manifestations du Seigneur et même, pour ainsi dire, son corps. Images et symboles sont mis au service de la louange, du regard contemplatif.

Aussi incessamment qu'une coulée d'huile, fixe sur Moi ton esprit : Je suis le Seigneur des Seigneurs, je possède toutes les qualités excellentes. Fixe sur Moi ton esprit : Je connais tout, Ma volonté s'accomplit toujours. Je suis la Cause Unique de l'univers entier, la Suprême Personne. Fixe sur Moi ton esprit : J'ai la majesté d'un sombre nuage de pluie, la splendeur accumulée de mille soleils levants. Fixe ton esprit sur Moi : Je suis un océan illimité de pardon, de gracieuse condescendance, de beauté, de douceur, de profondeur, de générosité, d'amour qui absout. Je suis le refuge pour tous et chacun, sans distinction. Fixe ton regard sur Moi : Je suis le Maître de tout. (*Commentaire sur la Gîtâ*)

## Lao-tseu

### La Voie du « non-agir »

Retrouvons Lao-tseu (Laozi), le « vieux sage », la dimension cachée ou plutôt la face discrète du monde chinois. On lui attribue le *Livre de la Voie et de sa Vertu* : une invitation à rejoindre la véritable efficacité, celle du *Tao* ou *Dao*, l'insondable énergie déployée dans le mouvement profond de la réalité tout entière.

Loin de l'agitation, l'action authentique se glisse dans le cours des choses ; elle est patiente et subtile. Le sage a l'obstination de l'eau qui, sans violence, s'infiltré partout :

Rien n'est plus souple au monde et plus faible que l'eau  
Mais pour entamer dur et fort rien ne la passe  
Rien ne saurait prendre sa place.  
Que faiblesse prime force  
et faiblesse dureté  
Nul sous le Ciel qui ne le sache  
nul qui le puisse pratiquer. (78)

Il est une autre manière de suggérer la Voie : le creux, le vide. Non pas le néant, mais l'ouverture à tous les possibles, l'espace où ils peuvent se déployer, leur respiration :

Bien que trente rayons convergent au moyeu  
c'est le vide médian qui fait marcher le char  
L'argile est employée à façonner des vases  
mais c'est du vide interne que dépend leur usage  
Il n'est chambre où ne soient percées porte et fenêtre  
car c'est le vide encore qui permet l'habitat. (11)

Agir selon la Voie, c'est privilégier la souplesse, la conciliation, l'harmonie :

Le Sage équarrit sans blesser / Incline sans porter atteinte  
Rectifie sans faire violence / Et resplendit sans aveugler. (58)

Agir – et même gouverner – selon la Voie, c'est calmer les jeux de l'ego, c'est poursuivre le bien commun. C'est devenir conforme à la Grande Voie, toute petite en sa simplicité :

Donner la vie sans rien revendiquer  
Accomplir sa besogne et ne pas s'en vanter  
Guider le peuple et ne pas l'opprimer  
Qu'est-ce autre que Vertu mystérieuse ? (51)

Éternelle, sans nom, la Voie, petite en sa simplicité première  
Rien au monde ne la surpasse  
Si ducs et princes y adhéraient, tout lui rendrait hommage. (32)

# Toukârâm

## Le chant du pèlerin

Nous avons déjà fait la connaissance de Toukârâm (1598-1650), petit boutiquier d'un village de l'ouest de l'Inde. Chaque année, la monotonie de la vie quotidienne s'interrompt pour le grand pèlerinage, la visite au temple de Krishna. Des villes et villages du pays de langue marathe, de longues processions traversent les campagnes jusqu'au sanctuaire de Pandharpour. Des jours durant, les pèlerins scandent leur marche en chantant des hymnes composés au fil des siècles par toute une guirlande de saints personnages. Dans ce temps hors du temps, la ferveur partagée crée une sorte de fraternité qui adoucit quelque peu les rigueurs de la société de castes. Et la marche vers le temple où Krishna les attend devient pour Toukârâm une image de cet autre pèlerinage qu'est notre existence entière : une école de confiance et déjà le bonheur de la rencontre. Aujourd'hui encore, les psaumes de Toukârâm accompagnent les pèlerins sur les routes et, au retour, lors de veillées de prière.

Où que j'aïlle, tu es le compagnon  
qui me tient la main et me conduit.

Sur cette route où je chemine,  
tu es mon seul soutien.  
À mes côtés, tu portes mon fardeau.

En marchant, si je divague,  
toi, tu me redresses :  
tu as brisé mes résistances,  
ô Dieu, tu m'as poussé en avant.

Tous les êtres, tous les hommes  
sont devenus mes frères bien-aimés.

Maintenant, ta joie me pénètre et m'entoure,  
dit Toukârâm,  
je suis comme un enfant qui joue dans une fête. (LXIII)